

## LA FETE DE SAINT-THOMAS D'AQUIN A. N. D.

Les Révérends Pères Dominicains ont célébré cette année, avec pompe et éclat, la fête de leur grand Docteur, Saint Thomas d'Aquin.

L'église de Notre-Dame, ornée de tentures aux couleurs variées et de guirlandes de sapin, présentait le plus bel aspect : audessus de l'autel décoré avec richesse et avec goût, était placée la statue du saint ; sur le socle de la statue un écusson représentait la somme Théologique ; autour de l'autel et le long des colonnes du chœur on lisait ces inscriptions tirées de l'Antienne et de l'Oraison de Saint Thomas : " O Thomas, Laus et Gloria Predicatorum Ordinis, nos transfer ad caelestia, professor sacri Numinis " Da nobis, Domine, quæsumus, quæ crederet didit credamus, quæ docuit intellegamus, quæ complevit compleamur, quæ tenet teneamus." Dans la voûte, un tableau portait ces mots : " Doctor Ecclesiarum scholarum princeps, lumen mundi."

La grand'messe commençait à dix heures moins un quart. Le T. R. P. Prieur Gauvreau officiait, avec diacre et sous-diacre. Sa Grandeur Mgr l'Evêque de St-Hyacinthe assistait au trône. Monsieur le Grand Vicair Gravel et Monsieur le chanoine Ouellet remplissaient les fonctions de diacres d'honneur, et M. l'abbé Dezelles agissait comme maître des cérémonies. Au chœur, on remarquait le T. R. Père Provincial des Franciscains, plusieurs prêtres de la ville, du diocèse et de Montréal. Les élèves du collège placés dans la nef, ont chanté en chœur la messe du second ton, et M. Dussault, organiste de la cathédrale, touchait l'orgue. L'Eglise était à peine assez grande pour contenir la foule immense venue pour fêter " le plus saint des savants, le plus savant des saints."

M. l'abbé Leduc, professeur de philosophie au collège de cette ville, a donné le sermon. M. Leduc est plutôt un confésionnaire qu'un enthousiaste improvisateur ; sa voix n'a pas ces fiéres accents qui soulèvent les masses, son action ne connaît pas ces mouvements passionnés, qui caractérisent d'autres orateurs ; en revanche, il possède une science réelle, et l'objectif qui anime toutes ses paroles, lui ouvre le chemin des esprits et sait toucher les cœurs. Chacun le sient, " quique sum," c'est le cas de le dire, et M. Leduc peut à bon droit se flatter du lot qui lui est départi.

L'orateur a montré que l'accord de la raison et de la foi peut seul faire de vrais chrétiens et de vrais savants, en peu de mots, il a parlé de ces philosophes Grecs et Romains, si rudement flagellés par Saint Paul, philosophes qui, pour n'avoir voulu suivre que leur propre sagesse, se sont évanouis dans leurs pensées et sont devenus fous, " stulti facti sunt." Puis, dans un contraste vigoureux, il a opposé aux génies dévoyés du paganisme, les docteurs chrétiens des premiers siècles, les Textullien, les Origène, les Augustin, les Basile, les Athanase, les Grégoire, les Chrysostôme, et enfin est arrivé à celui qui les surpasse tous et

en qui se résument tous les principes de ces grands génies : Saint-Thomas. Entrant alors dans des considérations très élevées et très justes sur les bienfaits de la théologie et de la philosophie de St Thomas, où sont réfutées à l'avance toutes les erreurs qui se sont levées sur le monde depuis le 13e siècle, l'orateur a vivement intéressé son auditoire ; il a prouvé qu'il était familier avec les ouvrages du grand Dominicain, et sur la fin de son discours, il a engagé la jeunesse étudiante à se livrer avec ardeur à l'étude de la philosophie Thomiste, propre, selon le mot de Joseph de Maistre, " à leur assurer une supériorité incontestée."

Résumant en quelques mots toute sa thèse, M. Leduc a parlé de cette statue antique qui rendait des sons harmonieux, lorsque les rayons d'un soleil brûlant venaient la frapper. De même, a-t-il dit, l'homme, sans la foi, demeure froid et muet : mais sitôt que la foi l'illumine, il s'échappe de son intelligence et de son cœur, des harmonies magnifiques. Cette comparaison est très belle, et on nous permettra de dire avec sincérité que nous en avons eu dans l'orateur même, une réalisation frappante.

Le soir, il y avait chant des complies et salut solennel du Très Saint Sacrement.

Un grand nombre de fidèles avaient tenu à terminer dans la prière cette journée si pieusement remplie et à vénérer les reliques de l'illustre Saint. Comme le matin, de beaux chants furent exécutés. On sentait que c'était le soir d'un beau jour, et là Haut le Maître devait être content.

Au nom des Révérends Pères Dominicains, nous remercions les Dames et Demoiselles qui ont pris part à la décoration de l'église. Le travail pour Dieu est récompensé au centuple.

## FEU JOHN GILMARY SHEA

Nous lisons dans le Travailleur :

La mort de notre estimé confrère de "l'American Catholic News," de New-York, est un deuil national pour la population irlandaise des Etats-Unis. Le défunt était l'un des écrivains les plus brillants et les plus féconds de sa race en Amérique et les services qu'il a rendus à la cause catholique sont inappréciables. Son Histoire de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis, qu'il laisse malheureusement inachevée, fut l'œuvre capitale de sa vie et restera comme le monument de sa foi et de son dévouement inaltérable au St-Siège. La popularité de John Gilmary Shea s'étendait à toute l'Union et son souvenir sera aussi impérissable parmi nos coreligionnaires de langue anglaise que celui de John Boyle O'Reilly, le poète-journaliste de Boston, tant regretté.

Cette mort n'est pas moins sensible aux Canadiens-Français des Etats. Le célèbre journaliste était en effet le meilleur ami qu'ils comptaient dans la presse irlandaise américaine et celui qui les traitait avec le plus de justice et d'impartialité. On se souvient sans doute encore de l'étude élaborée sur la situation de nos compatriotes immigrés, qu'il fit paraître en 1879 dans "l'American Catholic Quarterly Review." Il se plut alors à reconnaître l'héroïsme des pionniers canadiens et il n'hésita pas à prendre leur défense contre les historiens américains qui s'obstinaient à mé-

connaître les services signalés rendus à la République américaine depuis un siècle par les Canadiens-Français. Le Travailleur publia dans le temps une traduction presque complète de cette étude remarquable qui dévillait les yeux de nos confrères de la grande presse des Etats Unis et marqua, pour ainsi dire, le point de départ des sympathies dont elle nous honore depuis.

Citons quelques fragments à titre de souvenir reconnaissant.

" Au nombre des différents éléments nationaux qui ont exploré, habité et développé l'immense étendue du continent sur laquelle notre drapeau déploie ses plus glorieux," écrivait Gilmary Shea, il en est un qu'on a méconnu jusqu'ici ou qu'on a confondu avec l'élément venant directement de la mère patrie en Europe : c'est l'élément canadien français qui fait partie de notre histoire des deux siècles et qui possède lui-même une histoire et des traditions qui forment l'orgueil légitime de n'importe quel race, si glorieuse qu'elle soit."

Et encore :

" Le sang canadien court dans toutes les artères de la nation, et est élément prend de jour en jour de l'importance. Le siècle dernier a été témoin de changements étranges, mais peut-être n'y en a-t-il pas de plus onneux que l'influence du Canada sur les Etats-Unis."

C'est encore lui qui nous vengera de l'accusation portée contre nos groupes par certains francophobes ignorants de ce français que les Parisiens ne comprendraient pas. Aux nombreux ignorants de notre pays, disait-il, qui s'imaginent que les Canadiens parlent un patois grossier et qui ne se rapproche pas du français, nous en avons deux que les articles dans ces journaux [les journaux canadiens des Etats-Unis] sont écrits avec une grande pureté de style et une éloquence et une force remarquables."

Le défunt rédacteur du "Catholic News," s'était donc acquis des titres inaliénables à nos sympathies et à notre considération. Aussi nous estimons qu'il est de notre devoir de mêler nos larmes à celles de ses compatriotes et de rendre à sa mémoire vénérée un joli tribut de reconnaissance.

Honneur au vaillant athlète de l'Eglise catholique aux Etats Unis !

Honneur à son œuvre qui lui survivra longtemps pour la gloire et l'honneur de la cause sacrée que nous avons défendue en commun avec lui !

## TOULOUSE

Un spectacle inusité à Toulouse était donné samedi 23 janvier au soir, dans la vaste salle du gymnase Léotard, rue du Rempart-Saint-Etienne. Le citoyen Lafargue, député socialiste de Lille, était venu pour faire une conférence sur son système de solution de la question ouvrière. Le comité d'organisation avait déclaré qu'on accepterait un débat contradictoire, s'il se présentait des orateurs pour exposer des idées différentes de celles du conférencier.

Un des Frères Prêcheurs du couvent de Toulouse, professeur de philosophie à l'Institut catholique de notre ville, invité par des délégués à venir porter la parole dans cette séance, accepta moyennant qu'on lui donnerait l'assurance d'être suffisamment respecté. Le président s'y engagea. Il est juste de reconnaître qu'il n'a pas failli à sa promesse. Du reste l'auditoire, très mêlé d'ailleurs, l'y a fort courtoisement aidé à l'exception de quelques malappris comme il s'en trouve toujours, et souvent

en plus grand nombre, en de telles réunions. De l'aveu même de journaux hostiles, le résultat final a justifié la confiance du courageux dominicain.

M. Lafargue a voulu traiter de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, puis de son plan d'organisation sociale. Sur le premier point il a montré une grande insuffisance d'instruction ; sur le second il a fait preuve d'une grande facilité d'illusions. Quant au style, le tribun ne paraît pas avoir des prétentions académiques et il a raison ; car dans son discours il a montré vis-à-vis de la langue française et même de la grammaire une licence plus que socialiste, qui allait presque jusqu'à l'anarchie.

Le Révérend Père n'a pas eu de peine à ruiner l'échafaudage de son adversaire. Il a montré que, plus d'un côté, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, quoique non réclamée par les catholiques, leur assurait certaines libertés très précieuses, si elle était entendue loyalement par l'Etat. Il a insisté, à la grande surprise des auditeurs ignorants, pour démontrer que cette rupture n'entraînerait pas nécessairement la suppression du budget des cultes, attendu que celui-ci est à peine l'acquittement d'une dette contractée par la nation, lors de la première spoliation du clergé, et garantie par la signature même de la France républicaine.

Dans la seconde partie l'éloquent religieux a approuvé que le socialisme du citoyen Lafargue amènerait fatalement une effrayante aggravation du despotisme de l'Etat et ne serait autre chose que l'écrasement total des classes populaires. Dans une magnifique péroraison il a fait sentir que l'unique solution de la question qui agite très légitimement la fin de notre siècle, ne se trouve que dans l'Evangile, bien connu et fidèlement pratiqué. Justice et amour, tel est le résumé de la morale de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; tel est le lien doux et fort qui seul peut unir dans une fraternelle étreinte les grands et les petits, les riches et les pauvres, les capitalistes et les travailleurs, c'est-à-dire les catégories fatalement inégales dont se composera toujours une société civilisée.

La sympathie redoublée de l'assistance et ses applaudissements ont dit clairement au P. Gayraud qu'il n'avait trop présumé ni du bon sens, ni du cœur de ses auditeurs.

A Marseille, dans une salle de théâtre, et sur une question identique, le R. P. Monsabré vient d'obtenir un égal succès.

Ce genre d'apostolat a soulevé certaines critiques. Nous reconnaissons qu'il ne saurait être la forme ordinaire de la prédication : mais à des nécessités nouvelles ne faut-il pas des moyens nouveaux ? Les apôtres n'ont évidemment pas commencé par prêcher dans les cinémas ; nous ne condamnons pas ceux qui les imitent dans leur amour des âmes et du règne de Jésus-Christ, pourvu que soit suffisamment garantie la dignité de la parole chrétienne et du caractère sacerdotal. — Semaine de Toulouse.